

REVUE DE PRESSE

La Brande

Alice Vannier

Cie Courir à la Catastrophe



Le Monde

« La Brande » propose au spectateur un séjour troublant dans la vérité des fous

Alice Vannier se penche sur l'aventure d'une clinique psychiatrique pas comme les autres.

Dans les années 1950, le psychiatre Jean Oury (1924-2014) fonde, en Loir-et-Cher, la clinique de La Borde, haut lieu de la psychothérapie institutionnelle, qui bouleverse l'approche de la maladie mentale. Dans cet établissement expérimental, schizophrènes ou psychotiques sont intégrés à une vie communautaire avec leurs soignants. Alice Vannier, qui a fait, sur place, un stage de deux semaines, s'en est inspirée pour l'écriture d'un spectacle qu'elle propose au Théâtre de la Cité internationale, à Paris, La Brande, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il déplace les lignes entre normalité et anormalité. Au point qu'on le quitte en ne sachant plus sur quelle certitude s'appuyer pour décrypter ses effets à libération prolongée.

Délimitée par des fragments de murs blanc gris ouvrant sur une cuisine ou des chambres invisibles aux regards, la scène est un espace aéré, où entrent et sortent six comédiens. Trois hommes, trois femmes, qui ne cessent de glisser de leurs rôles de soignants à ceux de malades, avec, en prélude et clôture, des échappées vers les héros de la pièce Comme il vous plaira (le théâtre joué par l'ensemble de la collectivité était pratique courante à La Borde). Sur un panneau en avant-scène, une phrase s'inscrit, empruntée à Shakespeare : « Le vaste théâtre de l'Univers présente de plus douloureux spectacles que la scène où nous jouons. »

Déstabilisation ressentie

L'entrée en matière de cette représentation, (trop) envahie par les volutes de fumée des cigarettes que fument les acteurs, suscite un trouble durable. Il faut du temps pour s'arrimer à la matière mouvante qui se déploie sur le plateau et, une fois le spectacle achevé, comprendre que la déstabilisation ressentie est le sujet même du projet. Alice Vannier ne livre pas une exégèse scientifique

de la psychothérapie institutionnelle. Les commentaires du corps médical s'exercent aux confins de sa représentation (dans une véranda, devant une table équipée de micros). Ces virgules ponctuent, sans l'interrompre, le cours des vies qui naissent dans l'enceinte du théâtre. Des existences minuscules mais grandioses auxquelles on s'attache, aspiré malgré soi par l'imbrication de plus en plus étroite entre l'étrange et le familier.

Ce processus doit beaucoup au parcours remarquable des acteurs, qui rejoignent insensiblement la vérité des « fous » qu'ils interprètent. On les regarde d'abord traverser leurs rôles, revenir à la normalité, et puis repartir en terre inconnue, s'attarder dans la schizophrénie, apprivoiser les tics, les colères, les obsessions, les soliloques, la souffrance des psychotiques jusqu'à faire leurs ces identités tourmentées. De tonalités minimales en rages tonitruantes, de larmes versées en danses hagardes sur un tube yéyé de Johnny Hallyday, ces six acteurs dissipent, pour de bon, les frontières qu'on croyait nettes entre les sains d'esprit et les malades mentaux.

Alors que des feuilles mortes sont dispersées au sol, que des lumières rasantes se substituent à la brutalité de l'éclairage, que le théâtre, petit à petit, impose sa capacité à poétiser l'ordinaire, La Brande bascule (et nous avec) dans une réalité parallèle qui n'est ni repoussante ni attirante, mais autre. A son insu, le public partage une expérience plus qu'il n'assiste à une représentation : Alice Vannier ne place personne devant la folie, mais fait entrer dans les têtes le goût même de cette folie par des processus subtils de décalages et de contaminations. Le summum étant qu'on ne voit rien venir.

Par Joëlle Gayot
Publié le 26 janvier 2024 à 20h00

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

La Brande, une belle réflexion sur le droit à la folie

Dès que l'on entre dans la salle, il se passe quelque chose. Un grand désordre semble régner. Assis à une table, en bord plateau, un grand échalas, cigarette à la main, déverse des pensées très intellectuelles, pas toujours compréhensible dans leur sens. Il est rejoint par un comparse vêtu de pulls dépareillés. Une femme habillée en reine de théâtre se promène dans les gradins avec sa radio allumée. Une autre passe. Un homme traverse à petit pas le plateau. Il n'y a pas à s'inquiéter, nous sommes bien en présence de ce qu'on nommait autrefois les fous et aujourd'hui des personnes atteintes de troubles, de désordres mentaux.

Alice Vannier et sa complice d'En réalités, Marie Menechi, réalisent une entrée en la matière assez spectaculaire. Dans ce magnifique décor, représentant la cour d'une institution psychiatrique, La Borde, elles mettent en place tout ce qui fera le sens de ce spectacle. Qu'est-ce que la folie ? Comment traiter ces êtres dysfonctionnels ? En les enfermant dans un lieu clos ? En les entravant de camisoles médicamenteuses ? Où en les laissant vivre, dans un espace sécurisé pour eux, en toute liberté ?

Le travail de la Cie Courir à la Catastrophe est assez impressionnant. A partir d'une grande documentation sur le sujet, comme les retranscriptions des réunions du GTPSI (Groupe de travail de psychothérapie et de sociothérapie institutionnelles), ils ont tricoté un spectacle dense qui nous plonge dans ces années 1960-1970. Celle des Trente-Glorieuses, une période très politisée dans laquelle certaines personnes rêvaient vraiment de changer la société. Comme le docteur Jean Oury qui développa la « psychothérapie institutionnelle ». Cette époque est traitée à travers les costumes mais aussi cette cigarette omniprésente et qui donne au spectacle l'atmosphère des films de Claude Sautet !

« Le fou copie l'artiste et l'artiste ressemble au fou » (Malraux)

Les comédiennes et comédiens incarnent tour à tour les « malades », les soignants, psychiatres et infirmier(e)s, laissant planer se doute sur la limite entre la raison et la déraison. Qui est le plus fous d'entre eux ? Anna Bouguereau, Margaux Grilleau, Adrien Guiraud, Simon Terrenoire, Sacha Ribeiro (exceptionnel Maurice) et Judith Zins sont formidables. Quel que soit l'endroit où ils se trouvent, ils donnent corps à leur personnage, à leurs fêlures. On s'attache très vite à ces êtres qui ne sont plus dans le monde réel et que l'on a trop souvent abandonné à leur sort. Routine et solitude forment leur quotidien.

Et puis, il y a cette mise en abîme sur le théâtre. Tous les ans, ces « charmants fous » présentent à la kermesse estivale un spectacle. Le choix de Comme il vous plaira de Shakespeare, avec sa fameuse réplique « Le monde entier est un théâtre, et tout le monde, hommes et femmes y sont acteurs » n'est pas anodin. Une pièce qui se passe dans une forêt, lieu où « le monde est renversé, la réalité brouillée et où les convenances de la Cour n'ont plus lieu d'être ». Être fou ou ne pas l'être ? La frontière est si fragile...

Au fur et à mesure, on comprend pourquoi son titre, La Brande. Ce mot qui désigne la bruyère mais aussi la formation végétale qui constitue le sous-bois, que Lacan aurait pu nommer le « sous-moi ». C'est également un verbe qui, en vieux français, voulait dire « flamboyer ». C'est ce que fait le spectacle.

Par Marie-Céline Nivière
Publié le 26 janvier 2024



«La Brande», utopie du fou

Nous ne sommes pas à la clinique de La Borde, cette institution de renom fondée en 1953 dans un mouvement révolutionnaire et critique des conditions de vie et de soin des malades psychiatriques, mais à La Brande. Et les médecins penseurs-psychiatres qui y exercent ne sont pas Félix Guattari et Jean Oury mais Félix Guerathy, et Jean Odin. Les petites modifications sur les noms agissent comme une métonymie, ils disent tout de la manière dont Alice Vannier, après une adaptation saluée de la *Misère du monde* de Pierre Bourdieu, fait son miel de toutes les traces historiques, témoins, et documents sur lesquels elle s'appuie, non pour proposer sur le plateau une copie certifiée conforme du passé, mais pour concevoir un flux scénique vivant et dynamique, une fiction de plus en plus autonome à l'égard des références au fur et à mesure que la pièce progresse.

La Brande comme La Borde est donc cet endroit à l'écart du monde mais ouvert sur lui, dans un grand parc, où il est toujours un peu difficile de distinguer le personnel soignant de ceux qu'ils soignent, «les fous» comme dit Brivette (merveilleuse Anna Bouguereau) avec affection, lors d'une fausse conférence qui permet de fixer un cadre, de poser des jalons historiques.

Reine parmi les malades

A ce moment du spectacle, au tout début, on s'inquiète. Comment donc les jeunes acteurs vont-ils ressaisir l'esprit d'un lieu, restituer un présent incertain et inattendu, sans nous faire cours ? Est-ce seulement possible de capter une époque et un monde en échappant au didactisme ? Cette saisie d'un temps disparu et d'une utopie en acte dans le soin passe par l'ensemble des acteurs géniaux : Anna Bouguereau, Margaux Grilleau, Adrien Guiraud, Simon Terrenoire, Sacha Ribeiro et Judith Zins, leur manière de traquer des gestes ou des intonations de voix, des expressions qui n'ont plus cours aujourd'hui, toute une série d'infimes détails qui, sans l'emprisonner, distille l'air d'un temps révolu ou à part. Tous jouent de multiples rôles on ne peut plus contrastés qui prennent de l'ampleur le long de la représentation. Margaux Grilleau est Emilienne, reine parmi les malades qui séduirait un balai, et la seconde d'après elle incarne

la monitrice Barbara, qui pour se donner une contenance, ne cesse de nettoyer.

Est-ce le public qui accommode ses perceptions, un peu à la manière de Barbara qui finit par lâcher sa serpillière ? Si l'incarnation des troubles psychiques, l'abrutissement lié aux médicaments, les corps repliés sur eux-mêmes, la lenteur, les trébuchements, les tremblements des mains commencent par heurter – on craint l'imitation mais peut-être aussi la différence – le malaise s'estompe jusqu'à disparaître.

Shakespeare

Coïncidence, comme dans *Captives*, le beau film d'Arnaud des Pallières, qui lui se déroule à la fin du XIXe siècle à la Salpêtrière et montre les préparatifs du dernier «bal des folles», La Brande s'inscrit dans les préparatifs d'une fête estivale, où se tiendront bien sûr aussi un concert – «Johnny est venu, il est parmi nous» – et une représentation de *Comme il vous plaira* de Shakespeare. Lesquelles ont réellement eu lieu tandis que la metteuse en scène Alice Vannier et la dramaturge Marie Menechi effectuaient un stage de quinze jours dans l'institution. Un pensionnaire leur avait dit son inquiétude à ce que des acteurs jouent des «fous», avant de se raviser. On sent que la remarque n'a cessé de nourrir le projet. Est-il prévu que des représentations se tiennent à La Borde même ? Alice Vannier est jeune, tout juste trente ans, tout comme les acteurs. Fascinante est la façon dont ils ont su faire leur une utopie qui n'est pas de leur temps.

Par Anne Diatkine
Publié le 30 janvier 2024